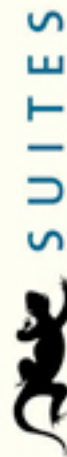




David Le Breton

Marcher
Éloge
des chemins
et de la lenteur

Métailié



SUITE ESSAI

MARCHER

David LE BRETON

MARCHER

Éloge des chemins et de la lenteur

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2012

© Éditions Métailié, Paris, 2012

ISBN : 978-2-86424-859-0

ISSN : 1281-5667

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
sous la direction de Pascal Dibie

Passions du risque, 1991 (2000)
Des visages. Essai d'anthropologie, 1992 (2003)
*La Chair à vif. Usages médicaux et mondains
du corps humain*, 1993 (2008)
Anthropologie de la douleur, 1995 (2005)
Du silence, 1997
L'Adieu au corps, 1999
Éloge de la marche, 2000
*Signes d'identité. Tatouages, piercings
et autres marques corporelles*, 2002
La Peau et la trace. Sur les blessures de soi, 2003
La Saveur du monde. Une anthropologie des sens, 2006
En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie, 2007
Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance, 2010
Éclats de voix. Une anthropologie des voix, 2011

Roman noir

Mort sur la route, 2007
Prix Michel Lebrun, Le Mans 2008

Bibliographie complète de l'auteur en fin d'ouvrage

Pour Hnina car la marche continue.

Cheminement

Statut de la marche 19 – Se remettre en marche 25 –
Chemins 37 – Lenteur 45 – Sensorialité 49 – Manger 52 –
Dormir 53 – Marcheuses 59 – Zoologie 60 – Dire la
marche 64 – Paysage 67 – Méditerranée 76 – Illumina-
tions 80 – Magnétisme 90 – Blessures 96 – Soucis 105 –
Promenade 107 – Marcher en ville 115 – Longues
marches 127 – Spiritualité 146 – La marche comme
renaissance 150 – Compagnons de route 159.

“Que peut-on connaître du monde ?
De notre naissance à notre mort,
quelle quantité d'espace notre regard
peut-il espérer balayer ? Combien de
centimètres carrés de la planète
Terre nos semelles auront-elles
touchés ?”

Perec, *Espèces d'espaces*

“Les années passent et je suis encore
un voyageur.”

Bashô, *Journaux de voyage*

Dix ans après *Éloge de la marche*, et n'ayant jamais cessé de marcher, j'ai voulu reprendre le chemin de l'écriture pour témoigner d'autres expériences, de rencontres, de lectures. J'espère ne pas me répéter davantage que le marcheur qui revient des années plus tard sur un parcours qu'il a énormément aimé. Il n'est plus tout à fait la même personne, il y voit encore autre chose. Et puis le paysage lui-même a changé. Le cheminement sans doute sera différent, même si l'esprit d'*Éloge de la marche* demeure. J'ai voulu reprendre des sentiers autrefois parcourus, lire à nouveau des ouvrages que j'avais aimés, étant et n'étant plus tout à fait le même homme. Ces dix dernières années, passées comme en un souffle, la marche n'a cessé de prendre de l'ampleur, de toucher une population grandissante. Désormais, sur les sentiers, il est courant de croiser d'autres randonneurs partis pour la journée ou pour une balade de quelques heures. Le désir devenait impérieux de renouer avec le chemin de

l'écriture pour dire à nouveau la jubilation de marcher. L'esprit de divagation est toujours aussi souverain et la page blanche prolonge agréablement le sentier sous les pas.

Dans *Éloge de la marche* j'ai évoqué cette humanité assise et immobile qui nous caractérise aujourd'hui, le fait pour nombre de nos contemporains de passer de leur lit à leur voiture et à leur bureau avant de revenir s'asseoir devant la télévision le soir venu. Corps superflu, surnuméraire, encombrant (Le Breton, 2011) mais qui se rappelle à l'ordre par le sentiment de malaise d'être ainsi mis entre parenthèses. Puisque la condition humaine est une condition corporelle, un exercice régulier de compensation s'impose en courant ou en marchant inlassablement sur des tapis de jogging en écoutant la même musique que dans sa voiture ou dans ses déplacements urbains, ou en regardant la télévision judicieusement placée. Une telle activité est un exorcisme de la marche et une manière utilitaire de se dépenser sans avoir à se confronter au risque de la rencontre ou de découvrir des paysages de toute beauté. Dans la salle de mise en forme ou chez soi, à l'abri de toute surprise, l'individu satisfait alors à une hygiène en se garantissant que ses habitudes sédentaires ne seront pas battues en brèche. En tournant dans son bocal, il s'affranchit de la peur de la rivière. "Quant à moi, dit Stevenson, je voyage non pour aller quelque part, mais pour marcher. Je voyage pour le plaisir de voyager. L'important est de bouger, d'éprouver de plus près les nécessités et les embarras de la vie, de quitter le lit douillet de la civilisation, de sentir sous mes pieds le granit terrestre et les silex épars avec leurs coupants" (1978, 76).

La marche est le lieu d'une éthique élémentaire à hauteur d'homme. Des hommes et des femmes se

croisent et sont d'emblée dans une reconnaissance essentielle les uns des autres, ils se saluent, échangent un sourire, une remarque, des informations sur le sentier ou leur destination, ils répondent aux renseignements demandés par ceux qui se sont égarés. La marche est un univers de la réciprocité. L'auberge, le café prolongent parfois la rencontre esquissée quelques heures plus tôt. Emprunter les chemins de traverse revient à laisser derrière soi un monde de compétition, de mépris, de désengagement, de vitesse, de communication au profit d'un monde de l'amitié, de la parole, de la solidarité. Retour aux sources d'une commune humanité où l'autre n'est plus un adversaire mais un homme ou une femme dont on se sent solidaire.

Méthode tranquille de réenchantement de la durée et de l'espace de l'existence, la marche exige de sortir de chez soi, des ornières où se dissipe parfois le goût de vivre. Parcourir les sentiers ou les routes, arpenter les forêts ou les montagnes, gravir les collines pour avoir le plaisir de les redescendre, tout en restant à hauteur d'homme, livré à ses seuls moyens physiques, introduit à la sensation continue de soi et du monde. Anachronique dans le monde contemporain, qui privilégie la vitesse, l'utilité, le rendement, l'efficacité, la marche est un acte de résistance privilégiant la lenteur, la disponibilité, la conversation, le silence, la curiosité, l'amitié, l'inutile, autant de valeurs résolument opposées aux sensibilités néolibérales qui conditionnent désormais nos vies. Prendre son temps est une subversion du quotidien, de même la longue plongée dans une intériorité qui paraît un abîme pour nombre de contemporains dans une société du look, de l'image, de l'apparence, qui n'habite plus que la surface d'eux-mêmes et en font leur seule profondeur.

Le marcheur est un homme ou une femme du passage, de l'entre-deux, il va d'un lieu à l'autre, à la fois dehors et dedans, étranger et familier. Il ne prend pas les chemins communs où passent les voitures, mais les voies de traverse, les sentiers, les lieux voués à la gratuité, ceux qu'aucune fonctionnalité ne légitime. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Ses appartenances sont multiples, elles sont faites d'innombrables paysages, de lieux, de villes, de quartiers qu'aucune frontière ne saurait enfermer. Elles sont faites de souvenirs, de saisons, de visages, elles impliquent tous les lieux où il s'est reconnu, où il a senti une hospitalité, serait-ce celle de la forêt, du désert, de la montagne, du littoral... Elles mêlent des géographies diverses dont il ne voudrait soustraire aucune.

La marche, surtout si elle dure des semaines ou des mois, est un long rite d'initiation dont le mouvement impulsé sur les routes ne doit plus jamais cesser : "Des idées qu'on hébergeait sans raison vous quittent ; d'autres au contraire s'ajustent et se font à vous comme les pierres du torrent. Aucun besoin d'intervenir ; la route travaille pour vous. On souhaiterait qu'elle s'étende ainsi en dispensant ses bons offices, non seulement jusqu'à l'extrémité de l'Inde, mais plus loin encore, jusqu'à la mort" (Bouvier, 1992, 49). La route est universalité car elle est universalité, elle ne se contente pas de diffuser un savoir mais aussi une philosophie d'existence propre à polir l'esprit et à le ramener toujours à l'humilité et à la souveraineté du chemin. Elle est le lieu où se défaire des schémas conventionnels d'appropriation du monde pour être à l'affût de l'inattendu, déconstruire ses certitudes plutôt que de s'ancrer en elles. Elle est un état d'alerte permanent pour les sens et l'intelligence, l'ouverture à une multitude de sensations. La vue n'est jamais

pour le marcheur le sens philosophique de la distance, mais celui de l'étreinte, de la profusion des sens. Il ne sait où donner des yeux tant ils se donnent à mille autres perceptions qui ne sont plus seulement visuelles.

Statut de la marche

La marche est souvent associée à la liberté, à la santé, à la tranquillité, au soleil, à la lumière, mais J. Lacarrière le rappelle, en d'autres temps les associations autour de la marche auraient été bien différentes. "Car *marche* pourrait évoquer aussi bien pluie, tempête, sueur, fatigue, ampoule, cors aux pieds, entorse, chute, enlissement, engloutissement. Mais il semble que ces dernières associations – qui eussent été courantes aux siècles précédents – ne viennent plus à l'esprit aujourd'hui" (1977, 61). Bien entendu, elle n'est pas toujours choisie, des jeunes en errance (Le Breton, 2007), des sans-abris, des vagabonds, réduits à leur corps, sont souvent contraints à se déplacer à pied. De même les populations fuyant les combats lors de conflits armés ou les clandestins cherchant à franchir une frontière terrestre en déjouant les contrôles. Si elle est imposée, la marche est plutôt signe de misère ou d'épreuve personnelle. Dans la majeure partie du monde, des milliards d'hommes et de femmes continuent à se déplacer à pied pour gagner leur champ, leur travail ou rendre visite à leurs proches. Ils n'ont pas les moyens de prendre les transports en commun. Parfois le terrain n'a pas été aménagé pour des déplacements motorisés, seuls les chevaux, les ânes, les chameaux ou d'autres animaux sont en mesure de passer. Dans ces lieux innombrables le déplacement demeure enraciné dans le corps, il implique de marcher.

Longtemps la marche est le seul moyen de locomotion. “Jamais je n’ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j’ose dire ainsi, que dans ceux que j’ai faits seul et à pied (...). Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur, errant d’objet en objet, s’unit, s’identifie à ceux qui le flattent, s’entoure d’images charmantes, s’enivre de sentiments délicieux” (Rousseau, 1972, 247-248). Victor Hugo dit lui aussi sa jubilation de marcher : “Rien n’est charmant, à mon sens, comme cette façon de voyager – à pied – on s’appartient, on est libre, on est joyeux ; on est tout entier et sans partage aux incidents de la route, à la ferme où l’on déjeune, à l’arbre où l’on s’abrite, à l’église où l’on se recueille. On part, on s’arrête, on repart ; rien ne gêne, rien ne retient. On va et on rêve devant soi. La marche berce la rêverie ; la rêverie voile la fatigue. La beauté du paysage cache la longueur du chemin (...). À chaque pas qu’on fait, il vous vient une idée. Il semble qu’on sente des essaims éclore et bourdonner dans son cerveau” (1906, 154). Au temps des compagnons, tel que le raconte A. Perdiguier, dans la première partie du XIX^e siècle, les apprentis marchent dans toute la France pour affiner leur formation. Ils se déplacent essentiellement à pied, même s’ils empruntent parfois les diligences ou les canaux. “Voyager à pied, puis en bateau, se mêler à ceux-là, puis à ceux-ci ; éprouver des contrariétés, des misères, ensuite d’agréables surprises, des instants de joie : rien de si doux, de si charmant... Quatre-vingts lieues parcourues de la sorte, c’est quelque chose : ça compte dans la vie. Mille lieues franchies en diligence ou en chemin de fer, renfermé dans une sorte de cachot d’où l’on ne peut sortir, d’où l’on ne peut rien voir, ce n’est rien, absolument rien... ça ne laisse point de traces. Vivent donc les voyages à pied et en toute liberté...” (Perdiguier, 1964, 140). Chacun va à son

travail à pied par les routes. Au début du XX^e siècle, Herman Hesse écrit à son tour : “Quiconque dans sa jeunesse a parcouru un bout de chemin à pied, sans argent ni bagages, connaît parfaitement ces impressions. On n’oublie pas une nuit passée dans un champ de trèfles ou dans le foin fraîchement coupé, le morceau de pain et de fromage qu’on est allé demander dans un chalet isolé, l’arrivée inopinée dans une auberge où l’on célèbre un mariage villageois auquel on vous convie aussi” (2002, 36).

Quand les deux orphelins, André, 14 ans, et son frère Julien, 7 ans, entament leur tour de France pour rejoindre un oncle à Marseille, en 1871, ils quittent à pied Phalsbourg, dans la Lorraine occupée par les Prussiens. Ils répondent ainsi aux dernières volontés de leur père de “demeurer les enfants de la France” (Bruno, 1917, 10), ils parcourent le pays, le plus souvent en marchant, donnant l’occasion à l’auteur de l’ouvrage de donner d’innombrables leçons de géographie, d’histoire, d’économie, d’instruction civique, etc. Une éducation à hauteur d’homme dans la France de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, effectuée par l’intermédiaire de deux enfants que nul ne s’étonne de voir ainsi sur les routes. Ce petit livre qui décrit le vagabondage studieux restera un immense succès dans les écoles françaises. En sortant de Phalsbourg, le premier soir de leur fuite, les deux enfants rejoignent la ferme d’Étienne, le sabotier, ami de leur père qui apprend à cette occasion la mort de ce dernier après sa chute d’un échafaudage. Il leur donne l’hospitalité et, le lendemain matin, pour que les deux enfants soient considérés comme “d’honnêtes enfants et non des vagabonds sans feu ni lieu”, il rédige un certificat : “J’atteste que le jeune André Volden a travaillé chez moi dix-huit mois entiers sans que j’aie eu un seul

reproche à lui faire. C'est un honnête garçon, laborieux et intelligent : je suis prêt à donner de lui tous les renseignements que l'on voudra (...)" (13).

La marche de Stevenson avec son âne dans les Cévennes nous rappelle combien à cette époque les chemins sont emplis d'itinérants. Stevenson rencontre des bergers, des paysans, des colporteurs, des vagabonds. Le paysan marche avec des sabots qui alourdissent ses pas, il chemine près de l'animal bûté, accompagne son troupeau, va chercher l'eau avec un broc. Les routes sont emplies de saisonniers, de rempailleurs, de rétameurs, d'acheteurs de peaux de lapin, de ramoneurs, de chiffonniers allant à pied de hameau en village. Mais ils se font de plus en plus rares au fil des ans. L'itinérant se mue en un individu suspect, sans feu ni lieu, exposé à la suspicion des sédentaires et de la police. En 1912, C. Péguy, marchant dans la Beauce jusqu'à Notre-Dame de Chartres après la mort d'un ami en fait l'expérience : "Nous avons descendu la côte de Limours/Nous avons rencontré trois ou quatre gendarmes. Ils nous ont regardés, non sans quelques alarmes,/Consulter les poteaux aux coins des carrefours." À cette époque pourtant les routes sont bien fréquentées, mais les inconnus sont contemplés avec inquiétude et exposés à la surveillance. Le jeune Laurie Lee, 19 ans, qui chemine à travers l'Espagne de 1935, à la veille de la guerre civile, est considéré comme plus suspect encore : "À pied j'étais passé par des villages misérables où, dans le vent et la poussière, des foules d'enfants m'avaient accompagné le long des rues. Les prêtres et les femmes se signaient dès qu'ils m'apercevaient" (Lee, 1994, 75).

En France, voyager à pied est devenu insolite dans les années 50, et surtout à la fin des années 60 quand les voitures ou les mobylettes se banalisent. Les itinérants

sont désormais motorisés. Dans les villages il y avait des lieux où loger les gens de passage mais en principe déjà connus des villageois ou identifiés à un travail bien précis. Déjà dans les années 70, hormis de rares hôtels, des salles de presbytère ou de maison de jeunes, il n'existe plus guère et le marcheur d'occasion doit souvent faire sa fortune de granges ou de la belle étoile si le temps est propice.

En 1971, J. Lacarrière sur son chemin de Saverne, dans les Vosges, jusqu'à Leucate, près de la Méditerranée, est souvent seul sur les routes ou les sentiers. Chemineau, homme sans feu ni lieu, seulement de passage, il rencontre au fil de la route énormément de solidarité et d'amitié, mais il sent parfois l'hostilité, la méfiance à son égard. Il s'étonne de la solitude des forêts où il ne croise jamais de promeneurs, même en plein mois d'août, pas même de chercheurs de champignons. Un jour où il demande son chemin à un paysan, l'homme lui répond : "Le chemin du Bois Villiers ? Mais personne ne le prend plus jamais. On ne va pas dans ces bois-là. Et si vous vous cassez une jambe, qui ira vous chercher ?" (1977, 127). Marcher pour marcher n'a guère de sens, on va parfois à pied mais pour des raisons utilitaires non par loisir. Même expérience ambivalente, en 1977, pour P. Barret et J.-N. Gurgand quand ils renouent avec le chemin de Compostelle. Ils sont si insolites dans le paysage que des enfants à plusieurs reprises les prennent pour des parachutistes tombés par erreur en ces lieux à cause de leurs sacs à dos (1999, 270). Et leur présence est à ce point suspecte pour les populations locales qu'ils sont dénoncés et contrôlés à neuf reprises en quinze jours par des gendarmes (276). Au début des années 90, quand L. Moutinot marche sur mille cinq cents kilomètres en reliant Golfe-Juan à Ploudalmézeau,

il ne croise personne. “À la question : “Avez-vous rencontré d’autres marcheurs ?, j’aurais envie de répondre non si le Lot ne m’avait offert, il y a quelques années, Danielle, qui est devenue une amie. Comptez un marcheur pour mille kilomètres, ce qui est assurément fort peu” (Moutinot, 1992, 18).

Le statut de la marche a énormément changé en une trentaine d’années. Aller à pied, livré à son seul corps et à sa volonté, est un anachronisme en un temps de vitesse, de fulgurance, d’efficacité, de rendement, d’utilitarisme. Marcher ainsi de nos jours – et surtout de nos jours –, disait J. Lacarrière “ce n’est pas revenir aux temps néolithiques, mais bien plutôt être prophète” (1977, 202). Il est l’un des premiers à en retrouver le goût. Les chemins de Compostelle sont devenus en quelques années des lieux très fréquentés et dotés d’une organisation méticuleuse. Nous sommes bien loin des anciens chemins, mal aménagés, mal balisés avec une population méfiante envers ces gens de passage portant leur sac à dos qui étaient les pionniers de leur renaissance dans les années 70. Ceux qu’essaient alors de reconstituer P. Barret et J.-N. Gurgand ont disparu sous les “coquelicots (...), les chemins sont goudronnés ou ne sont plus. Dix fois nous avons dû passer des clôtures électriques ou des barbelés au bout des sentiers coupés nets” (1999, 277). Les années 80 voient leur réorganisation méthodique, en 1983 est créée la première association jacquaire qui sera suivie de bien d’autres. Dans les années 90 les chemins de Compostelle prennent leur essor (Duthey, 2002).

Aujourd’hui la marche s’impose comme une activité essentielle de retrouvailles avec le corps, avec les autres. Là où ils existent, même dans les villages, rares sont les syndicats d’initiative qui ne proposent pas un répertoire de chemins bien balisés pour la découverte de la cité ou